

une autre encore, l'une après l'autre, deux autres ensemble, une encore, celle-ci essoufflée, celle-là sanglotante, celle-là triomphale, celle-là en un murmure : Amin... Amin... Amin...

Autour de moi, dans la galerie, les gosses se poussent, se tirent par les vêtements, se bourrent de coups sournois et pouffent dans leurs mains pour qu'on ne les entende pas rire. La figure de Saad-en-Dinn est impassible, sèche et blanche comme le calcaire.

Tous les derviches, maintenant, se sont mis debout, rejetant derrière eux, d'un coup de talon, les peaux de bête sur lesquelles ils étaient accroupis. Ils se tiennent très droits. Ils ont les pieds joints, les gros orteils unis, les mains croisées dans les manches.

Et voici qu'un chant s'élève, celui d'un des cinq derviches qui tiennent le milieu de l'assemblée, un chant glorieux, allègre, d'une jeune voix de ténor. En même temps le balancement des torsos reprend, à droite, à gauche, sur les jambes maintenant verticales et parfaitement immobiles, très lentement d'abord, avec un bourdonnement sourd et continu, sur une seule note, tout semblable au bruit du vent dans les poteaux téléphoniques.

A mesure que le mouvement des corps s'élargit, ce murmure se divise en plaintes répétées, de moins en moins longues. Bientôt cela devient une sorte de râle saccadé alternant avec une respiration forte, pendant que les corps s'inclinent d'un seul ensemble, dans une cadence de plus en plus vive. Le chanteur, de sa belle voix jeune, continue à broder sur cette trame violente. Après quelques minutes, ce n'est plus qu'un cri sourd, un ahan de scieur de long, tandis que les têtes reprennent leur infernal tangage. Cela fait maintenant une atroce respiration de trente poitrines, un rauque halètement que j'essaie en vain de traduire... Rag arag heu...